



présent Ciel

L'heβδο du doyenné de Giromagny – Rougemont-le-Château

9 mai 2021 # 70

Chers amis,

« *Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* » ; « *Voici ce que je vous commande : c'est de vous aimer les uns les autres.* » Jésus insiste très lourdement dans notre page d'Évangile de ce dimanche ! En outre, il associe l'amour à la loi, ce qui ne nous est pas du tout naturel...

Si Jésus désigne le fait d'aimer comme un commandement, c'est que l'amour que nous sommes invités à porter à l'autre est loin d'être évident. L'amour tel que l'envisage Jésus n'est pas un sentiment brut qui va et vient. L'amour tel que le conçoit Jésus n'est pas enfant de Bohême. La tête et le cœur doivent marcher de concert pour dépasser les sentiments de rejet, de peur et d'antipathie qui nous empêchent d'aimer l'autre parce qu'il est différent.

Il faut choisir d'aimer pour ne pas se laisser envahir par la première impression que l'autre nous donne, par la répulsion que parfois il nous inspire. Pour durer dans l'amour, il faut choisir d'aimer une personne qui change et évolue au fil des ans. Ainsi, le mariage n'est pas donné pour des gens qui s'aiment mais pour des gens qui choisissent de s'aimer.

Choisissons d'aimer ! Le Seigneur nous en donne l'ordre !

En union de prière

Fraternellement

Père Yann, votre Doyen

Dimanche 9 mai 2021, 6^e dimanche de Pâques

Lectures de la messe

Première lecture (Ac 10, 25-26.34-35.44-48)

Comme Pierre arrivait à Césarée chez Corneille, centurion de l'armée romaine, celui-ci vint à sa rencontre, et, tombant à ses pieds, il se prosterna. Mais Pierre le releva en disant : « Lève-toi. Je ne suis qu'un homme, moi aussi. » Alors Pierre prit la parole et dit : « En vérité, je le comprends, Dieu est impartial : il accueille, quelle que soit la nation, celui qui le craint et dont les œuvres sont justes. » Pierre parlait encore quand l'Esprit Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la Parole. Les croyants qui accompagnaient Pierre, et qui étaient juifs d'origine, furent stupéfaits de voir que, même sur les nations, le don de l'Esprit Saint avait été répandu. En effet, on les entendait parler en langues et chanter la grandeur de Dieu. Pierre dit alors : « Quelqu'un peut-il refuser l'eau du baptême à ces gens qui ont reçu l'Esprit Saint tout comme nous ? » Et il donna l'ordre de les baptiser au nom de Jésus Christ. Alors ils lui demandèrent de rester quelques jours avec eux.

Psaume (Ps 97 (98), 1, 2-3ab, 3cd-4)

Chantez au Seigneur un chant nouveau, car il a fait des merveilles ; par son bras très saint, par sa main puissante, il s'est assuré la victoire. Le Seigneur a fait connaître sa victoire et révélé sa justice aux nations ; il s'est rappelé sa fidélité, son amour, en faveur de la maison d'Israël. La terre tout entière a vu la victoire de notre Dieu. Acclamez le Seigneur, terre entière, sonnez, chantez, jouez !

Deuxième lecture (1 Jn 4, 7-10)

Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour vient de Dieu. Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. Voici comment l'amour de Dieu s'est manifesté parmi nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde pour que nous vivions par lui. Voici en quoi consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés, et il a envoyé son Fils en sacrifice de pardon pour nos péchés.

Évangile (Jn 15, 9-17)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. Alors, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Voici ce que je vous commande : c'est de vous aimer les uns les autres. »

Le Dieu des courants d'air

Étrange scène que la première lecture de ce dimanche nous donne à contempler ! L'Église naissante est encore étroitement associée au judaïsme. Les premiers chrétiens, malgré l'enseignement reçu du Christ tout au long des dernières années passées avec lui, demeurent marqués dans leur mentalité. Le judaïsme avait multiplié les moyens de séparation d'avec les peuples païens qui entouraient les Juifs ou parmi lesquels ils vivaient. Les interdits alimentaires empêchaient les Israélites de faire table commune avec ceux qui ne partageaient pas leurs coutumes. Le moindre contact avec eux les rendaient impur et tout ce qui provenait du monde païen devait être purifié. Plus largement, la mentalité humaine porte à la peur de l'autre et à son rejet. L'étranger, le migrant, celui qui est différent sont encore aujourd'hui trop souvent considérés comme une menace avant d'être perçus comme une chance, une opportunité.

La conversion est difficile. Les barrières construites entre les peuples, la mise à l'écart de l'autre pourraient même aller jusqu'à contrecarrer le plan du Christ présenté comme le programme des Actes des Apôtres : « *Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* » (Ac 1, 8) A chaque endroit où le récit semble s'enliser, où les verrous semblent impossibles à faire sauter, Dieu intervient avec force dans les Actes des Apôtres pour faire aller plus loin, pour opérer un changement de point de vue sur des disciples encore trop crispés ou n'envisageant pas le changement et la nouveauté.

C'est ainsi que l'éventualité d'étendre la Bonne Nouvelle aux nations païennes devient évidente quand l'Esprit Saint s'en mêle et vient agir sans que personne ne le lui ait demandé. Pierre est bien obligé de se rendre à l'évidence : de quel droit refuserait-il de baptiser ceux qui sont déjà animés par l'Esprit Saint ?

L'Esprit Saint aime les courants d'air ! C'est là qu'il peut souffler et se déployer. L'Église telle que l'Esprit Saint la désire ne comporte ni porte ni fenêtre. Elle ne se situe pas à part. Elle ne sépare pas mais elle rassemble et unit. L'Esprit Saint n'y demeure pas de façon exclusive. Il va et vient... Il œuvre au cœur du monde. Il choisit les cœurs de ceux chez qui il désire demeurer sans se préoccuper de la couleur de leur peau, de leur religion, de leurs options politiques.

Ce Dieu des courants d'air, nous sommes invités à le contempler à l'œuvre en purifiant notre regard de nos aprioris et de nos idées préconçues. Contemplons l'autre avec le regard du Seigneur et nous pourrions l'aimer en y discernant la Présence même de Dieu en lui et dans ses actes. Nous le reconnâtrons comme un frère. Nous nous enrichirons de ses différences qui nous dévoileront des aspects inconnus de Dieu.

C'est ainsi que l'Église s'est enrichie dans le dialogue qu'elle a entamé avec les différents peuples qu'elle a rencontrés au cours de son histoire. Soyons les acteurs de cette Église en sortie, de cette Église qui va à la rencontre et dialogue, qui accepte de se remettre en cause pour aller toujours plus loin dans la découverte de son Dieu, de ce Dieu qui prend si souvent le visage le plus improbable pour venir nous rejoindre et nous faire grandir...

Père Yann

Tutoyer Dieu, vouvoyer la Vierge

On tutoie Dieu dans le « Notre Père » mais on vouvoie sa mère dans le « Je vous salue Marie ». Que dit ce contraste apparent de l'intimité de la foi ?

Romain Donnet, La Croix, 7 mai 2021

Notre Père, qui es aux cieux. Le « tu » affleure à la bouche des chrétiens au moment de reprendre la prière que Jésus laisse en héritage à ses disciples dans l'Évangile. Le ton change pourtant lorsqu'il s'agit de s'adresser à la Vierge Marie : « *Je vous salue Marie, pleine de grâce* ».

Deux pronoms pour un contraste : tutoyer Dieu et vouvoyer sa mère. D'autant plus déroutant qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Le latin a longtemps uni *Pater Noster* et *Ave Maria* dans le même « tu ». Les traductions faites pour la compréhension des fidèles préservaient cette harmonie autour d'un « vous » uniforme. Mais l'Église a tranché en janvier 1966, dans le sillage du concile Vatican II, tenu entre 1962 et 1965.

« *Le Concile adopte d'abord la langue vernaculaire. On quitte le latin, langue liturgique, unique mais devenue incompréhensible pour beaucoup depuis bien longtemps* », explique Bernadette Mélois, directrice du Service national de pastorale liturgique et sacramentelle de la Conférence des évêques de France. Un cadre qui explique que le « Je vous salue Marie » ait connu un destin différent. « *Le "Je vous salue Marie" n'a jamais été une prière liturgique, c'est une prière de dévotion à la Vierge* », précise l'ex-rédactrice en chef de la revue *Magnificat*. Il s'agit alors de bâtir une messe à hauteur d'homme, de toucher du doigt l'étroitesse de la relation entre le fidèle et Dieu. Pour en faire ressortir la proximité, « *on traduit donc dans l'idée d'un "Notre Père" plus familier, pour rapprocher les hommes de Dieu, qui est un père, qui est miséricordieux* », souligne Bernadette Mélois.

Cette tendresse perce sous les témoignages des croyants. Comme dans celui de Mireille Nègre (1), vierge consacrée, chorégraphe mais aussi musicienne et peintre. Ce sont d'ailleurs des mots d'artiste qui lui viennent spontanément : « *Ma prière, c'est de la musique, des soupirs, des rétentions entre les notes. Tout ça, Dieu le comprend.* »

Anaëlle Pin encadre, quant à elle, les séances de néophytat organisées par la basilique de Notre-Dame-des-Victoires à Paris à l'intention des adultes qui se préparent au baptême. Pour elle, décrire son rapport à Dieu, c'est avant tout parler d'un « cœur-à-cœur » : « *La proximité de chacun avec Dieu, c'est quelque chose de premier. C'est le commandement : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu".* »

Mireille Nègre ressent aussi cette « confiance » dans la prière, ainsi qu'une « liberté »... avec, au verso, une forme de solitude : « *Elle peut être douloureuse, même si elle a sa raison d'être. Tout le monde souffre, et c'est une consolation de se dire qu'on partage cette douleur avec chacun* », confie-t-elle. Et l'intimité ne va pas sans interrogation. « *Chez les néophytes, il y a cette question parfois : Qu'est-ce qu'il faut dire ? Est-ce qu'on dit le "Je vous salue Marie" comme dans la Bible ou celui du Concile ? Certains mots sont différents* », ajoute Anaëlle Pin.

Car le « tu » gagne là aussi du terrain. « *Quand on a commencé à traduire les hymnes mariales en français, on a utilisé directement le tutoiement* », note le père Michel Fédou (2), jésuite et théologien.

Or, le vouvoiement a aussi ses vertus, comme l'humilité, la distance. Danielle Brunon, théologienne et tertiaire de l'ordre dominicain, voit d'ailleurs dans l'alternance entre « vous » et « tu » une richesse du français, des « trésors » dont les fidèles auraient tort de se priver « *dans l'expression de notre amour pour Dieu* ». « *Dieu est à la fois le "tout proche" et le "tout Autre". Et ce "tu" et ce "vous" en français permettent de mieux entrer dans le mystère de la double nature du Christ* », développe-t-elle.

Mais de nombreuses langues, à commencer par le latin, ne connaissent pas le vouvoiement. L'anglais lui-même fait désormais l'impasse. *Exit* les intimidants pronoms « *Thee* », « *Thou* », « *Thy* » qui déclinaient « *You* » dans un registre plus soutenu. S'agit-il donc d'un dilemme franco-français ? Danielle Brunon, franco-américaine, navigue entre les deux langues : « *Quand je rapporte en français ce que je viens de dire en anglais, on me demande parfois : "Pourquoi tu viens de dire vous alors que c'est seulement you en anglais ?" Et je réponds : "Mais dans ces circonstances, on ne tutoierait jamais la personne !"* »

Liturgie et prières ne sont pas enfermées dans des vases clos. La société s'y reflète. À vrai dire, le religieux et le profane se colorent l'un l'autre. Et la question générationnelle intègre logiquement ce tableau. « *Certaines personnes, qui avaient été éduquées avant la réforme, ont continué à vouvoyer jusqu'à aujourd'hui* », rappelle l'historien des religions Guillaume Cuchet (3).

La montée en puissance du tutoiement à l'église a un parallèle familial. « *Le milieu de l'aristocratie en est resté au vouvoiement des parents presque jusqu'à nos jours, tandis que la bourgeoisie est passée au tutoiement des parents à partir des années 1960-1970. Il y a la question du croisement du tutoiement envers Dieu et envers les parents* », relève le chercheur, avant de s'interroger : « *Peut-on tutoyer Dieu en vouvoyant son père, et inversement ?* »

La bascule est loin de tenir de l'anecdote. Guillaume Cuchet pense même que certains se sont perdus dans ce changement d'adresse : « *Les facteurs religieux ont joué dans la baisse de la pratique en déstabilisant une partie du public populaire qui a par ailleurs aimé une partie de la réforme liturgique. Il y a plein d'aspects mineurs de ce genre qui, en se cumulant, ont pu créer un scepticisme.* »

Dans cet étrange ballet qui lie le rite et le siècle, la prière s'affirme comme une question sociale. Ce volet ne doit pas faire oublier les complexités personnelles cependant. « *Certains prient à la fois selon les modalités de la liturgie, et d'une autre manière dans le privé. Ce décalage dit aussi l'intimité* », note Bernadette Mélois. Ne compte plus alors que la disposition intérieure, c'est-à-dire le rapport de respect profond pour la personne à laquelle on s'adresse. La théologienne Danielle Brunon remarque qu'on trouve un condensé de ce balancement entre tutoiement et vouvoiement dans les psaumes : « *Ils chantent à la fois le "tu" et le "vous" à Dieu. C'est l'expérience de la présence de Dieu au creux de tout ce que l'homme ressent au plus intime de lui-même et aussi l'émerveillement devant l'infini.* » Ces mêmes psaumes que Jésus a priés jusque sur la croix.

(1) *Danse avec Jésus*, Mireille Nègre, Salvator, 2014. (2) *Jésus-Christ au fil des siècles*, Michel Fédou, Cerf, 2019. (3) *Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*, Guillaume Cuchet, Seuil, 2018.

ENTRETIEN

« Les mots que nous employons font l'humanité de notre foi »

Recueilli par Romain Donnet

Frédéric Boyer Écrivain, poète, président directeur général des éditions P.O.L (1)
L'histoire du christianisme expose très tôt la possibilité d'une relation profonde, directe et familière à Dieu. Saint Augustin est le symbole de cette foi qui dit "tu".

Par ses Confessions, saint Augustin est devenu l'emblème d'un rapport personnel à Dieu. Mais, s'il dit "tu" à Dieu, le vouvoiement n'existe pas dans le latin classique. Peut-on tout de même parler d'une familiarité ?

Frédéric Boyer : Le tutoiement n'a pas les mêmes valeurs, modes et usages dans l'Antiquité que dans notre langue française actuelle. Il n'est pas forcément trivial par exemple, mais décider d'ouvrir son livre en parlant de *confesiones*, c'est-à-dire d'aveux, avec ce tutoiement direct à la divinité va surprendre tout le monde. C'est d'ailleurs là la force des *Confessions*. Augustin s'adresse à Dieu sans intermédiaire. Il a une espèce de tête-à-tête avec le Créateur. Il convoque Dieu, l'interroge, le sollicite. C'est un dialogue direct qui porte sur une sphère intime, personnelle. Tout ça est nouveau, étonnant. Mais si le livre fait date, c'est avant tout d'un point de vue littéraire, avec ce discours d'une intimité absolue avec la divinité. Le tutoiement en est le symbole, le vecteur, le foyer au sens où il se met au cœur de la parole à Dieu. Même chez les grands mystiques, même chez Thérèse d'Avila plus tard par exemple, on ne retrouvera pas tout à fait ça.

Peut-on dire qu'il invente une tradition d'intimité avec Dieu qui triomphe aujourd'hui ?

F.B. : Du strict point de vue de l'énonciation – et seulement du point de vue de l'énonciation – Augustin tient presque un discours d'égalité avec Dieu. S'il y a une forme de révolution avec ce texte, elle est là. Dans la littérature chrétienne et plus largement dans la littérature religieuse et romaine d'avant Augustin, je ne connais personne qui invente à ce point une énonciation personnelle d'adresse directe à la divinité.

Malgré tout, je pense qu'il ne faut pas surinterpréter le tutoiement. Il s'agit aussi des états historiques de la langue. Parce qu'en soi, c'est le catholicisme très dévot du XIX^e siècle qui va accentuer le vouvoiement. Chez nous, il y a d'ailleurs une désuétude du vouvoiement à présent alors qu'il peut présenter une grande richesse : il peut être la distance, le respect, ou une reconnaissance presque supérieure au tutoiement.

Mais dit-on ou demande-t-on la même chose à quelqu'un qu'on tutoie qu'à quelqu'un qu'on vouvoie ?

F. B. : La différence entre le tutoiement et le vouvoiement, est-ce que ce n'est pas la même chose que la différence entre l'indicatif et le conditionnel ? « Je veux partir », « je voudrais partir » : vous demandez la même chose, mais la modalité de l'intention, son intensité, n'est pas la même.

L'important dans la prière, ce n'est pas que son objet, l'important est aussi dans sa formulation. Et puis, la demande est aussi modifiée suivant la manière dont on la dit. Et c'est parce que notre foi est portée par la langue, la littérature, les mots que nous employons, notre syntaxe. C'est aussi ça qui fait son humanité.

(1) Il a traduit *Les Confessions* sous le titre *Les Aveux*, P.O.L, 416 p., 24,35 €